

Portrait d'une Amérique perdue

CINÉMA A quatre jours de l'investiture d'Obama, Bozar propose « Amsterdam Stories USA »

► Les cinéastes d'origine néerlandaise Rogier van Eck et Rob Rombout ont sillonné l'Amérique à travers quinze villes prénommées Amsterdam.

► Décliné en quatre parties, le portrait de cette autre Amérique est tout simplement fascinant.

« Ça reste un film mais c'est aussi une entreprise »

ENTRETIEN

Le résultat des pérégrinations des deux cinéastes d'origine hollandaise (deux épisodes sont encore visibles sur La Trois les 24 et 31 janvier) est tout simplement fascinant. Fascinant parce qu'on pensait tout connaître de l'Amérique qui nous fait (ou faisait) tant rêver. Et qu'en traçant une route reliant l'est à l'ouest en passant par le sud et le Midwest des États-Unis, Rogier van Eck et Rob Rombout livrent une autre lecture pour une tout aussi passionnante leçon d'histoire.

Les cinéastes, qui sont aussi professeurs de cinéma à l'Insa et à Sint Lukas, ont posé leurs caméras dans quinze Amsterdam du pays de l'oncle Sam. Et à chaque fois, un ou plusieurs interlocuteurs ou interlocutrices. Ce qu'il y a de formidable dans cette relecture de ce *Continent à la dérive*, pour emprunter à Russell Banks, présent à plusieurs reprises dans le film, c'est qu'à travers ces personnages terriblement attachants, bouleversants ou plus truculents (on pense au champion du monde de barbecue), on y découvre en filigrane l'histoire du pays.

Un ancien vétéran du Vietnam, une Afro-Américaine qui évoque les droits civiques pour y avoir participé à Salem lors des sinistres affrontements le 7 mars 1965, un shérif (avec visite de la prison du comté à l'appui), une famille qui chante... On y voit même l'hôtel - The St. James - où Jesse James, le célèbre hors-la-loi, venait retrouver sa maîtresse Luncida. On y découvre Bo et Derek, des constructeurs de bateaux à deux pas du golfe du Mexique.

Cette Amérique qui, selon Russell Banks, « a perdu son innocence après les assassinats des Kennedy, de Malcolm X et de Martin Luther King » a un rapport à la nature et à la communauté tout à fait particulier. Somme toute, des gens terriblement accueillants et affables mais qui vivent entre eux. « Ici, dit l'un d'eux, tout le monde se connaît. L'inconvénient, c'est qu'on sait aussi ce que tout le monde fabrique... »

Van Eck et Rombout ont pris le temps de soigner leurs images et le résultat est magnifique. Pour peu, on se croirait dans un roman de Jim Harrison ou James Lee Burke. Bref, ce film qui est aussi une ode à la nature d'une beauté sans nom mérite amplement le détour. ■ **Ph. Mn.**

LE PROGRAMME

Vendredi 18

19 h 30 : partie 1 - l'East (95°)

Samedi 19

14 h : masterclass à la Ciné-matek avec Rogier Van Eck et Rob Rombout.

19 h 30 : partie 2 - le Sud (87°).

21 h 30 : partie 3 - le Midwest (85°).

Dimanche 20

11 h : partie 4 - l'Ouest (90°).

12 h 30 : rencontre avec les réalisateurs.

Toutes les infos sur le site bozar.be

« Amsterdam Stories USA » est aussi un film d'identité. Est-ce que le tournage a eu des résonances sur vos parcours personnels ?

Rogier van Eck : J'ai surtout confronté les clichés et les stéréotypes que j'avais sur les États-Unis. **Rob Rombout :** La question d'identité se pose plus en Belgique qu'aux États-Unis, c'est d'ailleurs l'origine du film. En fait, j'ai découvert qu'il y avait une minuscule île au milieu de l'océan Indien qui s'appelle Amsterdam. Rogier, de son côté, avait découvert qu'au pôle Nord, une île s'appelle aussi Amsterdam. C'est notre premier film. Les images sont superbes, il y a une approche picturale presque miniaturale et naturaliste. Vous teniez à cette esthétique ?

Rogier van Eck : Nous ne pouvions pas nous permettre d'être dans l'improvisation. Très vite, nous avons défini des systèmes formels comme le choix de la profondeur de champ, le fait qu'à chaque fois les interlocuteurs ont à un moment les yeux fermés. Pour les paysages, on souhaitait là aussi qu'ils soient cadrés.

Rob Rombout : Nous ne voulions pas filmer caméra à l'épaule, mais bien prendre de la hauteur, du recul. Je revendique l'approche picturale, mais il y a aussi quelque chose de très théâtral dans la mise en scène, ce qui crée une complicité entre le spectateur, les personnages et nous. Comment fonctionniez-vous une fois arrivé dans une ville ?

Rogier van Eck : On restait entre trois et six jours dans une ville.

Rob Rombout : La seule garantie, en arrivant dans un Amsterdam, c'est que nous étions dans



Rogier van Eck (à g.) et Rob Rombout, les deux cinéastes, ont tracé la route chère à Jack Kerouac pendant vingt semaines en livrant une route inédite via les villes d'Amsterdam. © PRODUCTION.

l'inconnu. Bien sûr, ça reste un film, mais c'est aussi une entreprise, avec une stratégie. Nous avions des pistes mais rien de concret. Il a fallu gérer le temps. Lorsqu'on rencontrait quelqu'un, on ne le filmait pas tout

de suite. On discutait avec la personne, on mangeait et ensuite on filmait un long entretien.

Quels genres de réactions étonnantes avez-vous suscitées ?

Rogier van Eck : Quand on arrive dans le Missouri, on se demande vraiment ce qu'on va en tirer

parce qu'il n'y a que des petites maisons et personne dans les rues. On voit juste quelqu'un qui se balade, et comme nous souhaitons quelque chose de musical pour cette séquence, on demande où sont les musiciens. Il nous a indiqué une famille de musi-

ciens. Nous avons été super bien accueillis. L'incroyable accueil là-bas et la disponibilité des gens à notre égard, c'est une grande surprise à mes yeux. Que ce soit dans le sud ou ailleurs. Toutes les villes d'Amsterdam montrées à l'écran sont soit de minuscules communautés ou n'existent tout simplement plus. Pourquoi les beaux jours sont-ils derrière ?

Rogier van Eck : Ces villes sont généralement nées au bord d'un fleuve parce que les réseaux de communication, les grandes routes, c'étaient les fleuves. Ensuite, dans l'Ohio, les inondations ont mis le village sur la paille, ou dans d'autres Amsterdam, la voie ferrée coupe le village en deux et la crise frappe.

Le rapport à la nature, à la terre, est très fort. Comment l'expliquez-vous ?

Rogier van Eck : Nous avons rencontré un écologiste convaincu qui a fondé une société de protection de la nature. Il essaie de reconstituer la culture éradiquée par la colonisation et qui sont les terres indiennes.

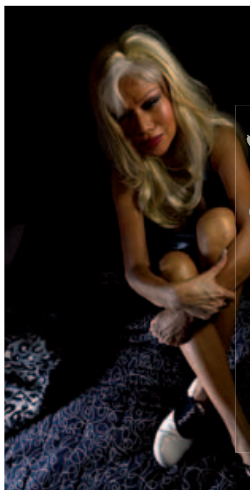
Rob Rombout : Lors de nos différents séjours, personne ne nous a parlé de New York ou de Los Angeles. Si une famille voyage, elle ira à Disneyland. Le rapport à la grande ville est totalement différent là-bas.

On ne peut être étonné que par leur sens de la communauté...

Rogier van Eck : C'est ce qui fait sens pour eux. Et pas le mythe de la grande ville. C'est aussi l'espace. Dans le Montana, le rapport à la nature est extrêmement vivant. Ils ont cette fascination pour la pêche, la randonnée, le camping sauvage, etc. Pour nous, c'est étonnant. Avant d'atteindre ce lieu, et plus on va vers l'ouest, ça devient réellement grandiose.

La culture américaine s'est imprégnée de ce rapport à la nature. Le *Wild West*, ce n'est pas que le mythe du cow-boy, c'est aussi un rapport à l'espace parce que les habitants y sont minoritaires. ■

Propos recueillis par PHILIPPE MANCHE



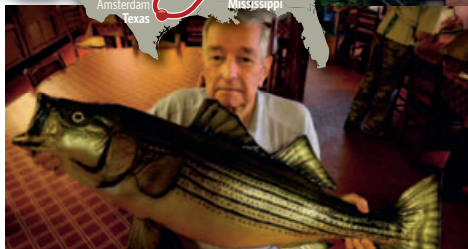
Tanya (58 ans), fille d'une Coréenne et d'un marin américain, est chanteuse d'opéra à Las Vegas et vit à Amsterdam - Idaho.



L'équipe du film tourne depuis la grue l'arrivée d'un school bus à Amsterdam - Winsconsin.



Usine de textile désaffectée à Amsterdam - Upstate New York, ville où est né Kirk Douglas.



Jack, as de la pêche au bass et décédé depuis, vivait à Amsterdam - Géorgie.